

Mme Anna Trespeuch-Berthelot*

* Docteure en histoire de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Chercheuse associée au CHS, Agrégée d'histoire, Enseignante au Lycée Frédéric Mistral, Fresnes, France. Courriel : anna.trespeuch@free.fr
Reçu juillet 2012, accepté septembre 2012

Guy Debord et l'alcool

“La fidèle obstination de toute une vie”

Résumé

Quand Guy Debord se suicide le 30 novembre 1994, il y est acculé par les souffrances que lui cause sa maladie, une polynévrite alcoolique. L'alcool a été son interface avec le monde depuis l'adolescence. Comment comprendre l'articulation de ce mode de vie addictif avec sa critique de la “société du spectacle” ?

Mots-clés

Guy Debord – Polynévrite alcoolique – Critique de la société du spectacle.

Le 9 janvier 1995, un peu plus d'un mois après son suicide le 30 novembre 1994, la chaîne télévisée Canal Plus consacre une soirée à Guy Debord que ce dernier avait réglée point par point avant de partir. L'auteur avait donné son accord pour qu'elle diffuse *La Société du spectacle en prime time* alors qu'il avait mis son veto à toute projection depuis 1984. Puis la soirée devait se poursuivre avec un documentaire intitulé *Guy Debord, son art et son temps*, dont Debord lui-même avait encadré le montage. À la fin de ce réquisitoire contre le monde du XX^{ème} siècle, un texte apparut comme prévu dans le silence. Il justifiait aux yeux des téléspectateurs la mort qu'il se serait donnée au moment de la programmation :

“Maladie appelée polynévrite alcoolique remarquée à l'automne 90.

D'abord presque imperceptible, puis progressive. Devenue réellement pénible seulement à partir de novembre 94.

Comme dans toute maladie incurable, on gagne beaucoup à ne pas chercher, ni accepter de se soigner. C'est le contraire de la maladie que l'on peut contracter par une regrettable imprudence. Il y faut au contraire la fidèle obstination de toute une vie” (1).

Summary

Guy Debord and alcohol. “*The persistent obstinacy of a lifetime*”

Guy Debord committed suicide on 30 November 1994, overwhelmed by the suffering caused by his disease, alcoholic polyneuropathy. Alcohol constituted his interface with the world since adolescence. How can this addictive lifestyle be interpreted in the light of his criticism of show business?

Key words

Guy Debord – Alcoholic polyneuropathy – Criticism of show business.

L'alcool était ainsi présenté par Debord comme un viatique pour tolérer de vivre dans un monde qu'il abhorra. La polynévrite alcoolique causée par sa consommation addictive était quelque part la preuve physique, retournée contre son corps, de son entreprise de destruction de la société du spectacle.

L'alcool entre assez banalement dans l'univers de Guy Debord avec l'adolescence. Elle est l'âge de tous les excès ; elle est l'âge de la révolte contre son milieu d'origine, en l'occurrence des bourgeois catholiques installés à Cannes dans une villa avec domestiques. Alors qu'il est âgé de 18-19 ans à la fin des années 1940, il raconte à son ami et confidant Hervé Falcou son mal-être, la mélancolie qui l'étreint et qui lui fait sérieusement envisager le suicide : “*Je me débats dans une crise, indépendante des événements extérieurs, qui est la mise en question de moi-même. Angoisse existentielle ou commencement de la folie, je ne sais pas*” (2). L'alcool l'aide alors à échapper aux contraintes du quotidien liées à son âge : la dépendance financière vis-à-vis des parents ou l'impérieuse nécessité de décrocher son

baccalauréat. Le jeune mineur se bâtit un personnage de rebelle qu'il ne manque pas de dépeindre à son ami, comme dans le récit de cette surprise-partie qui l'amène à des décisions graves :

“L'autre soir j'étais à une surprise-partie à l'ambiance étrangement surréaliste [...] Avec l'intention bien arrêtée de me saouler j'ai bu une quinzaine de verres, mélange de gin, de porto et de vin blanc – tout en baratinant une fille sans intérêt qui depuis semble amoureuse de moi.

Après je récitai paraît-il quelques strophes d'Apollinaire – “Et sur le pont des Reviens-t'en” – et je dégueulai, comme tout le monde d'ailleurs.

Quand la police est arrivée, alertée par les voisins, j'étais ivre-mort. On m'a ramené chez moi où [sic] je suis resté pendant près de 12 heures horriblement malade – lisant du Sartre dans mes moments de lucidité.

Dans cet état j'ai fait quelques constatations : je ne disparaîtrai pas, ce serait trop long, trop fatigant.

D'autre part le suicide auquel je n'ai cessé de penser depuis environ six mois – je m'en détourne pour quelques temps. il faudrait donc vivre ici [...]” (3).

L'ivresse est donc appelée par la mélancolie qui elle-même est indissociable de la littérature. Le jeune homme adopte en effet une posture de dandy qu'il nourrit de la lecture avide de Rimbaud, de Lautréamont, de Baudelaire, de Dada et des surréalistes. Les thèmes des Illuminations, la théorie du poète voyant, les Paradis artificiels forgent à l'évidence son appréhension du réel. L'alcool est donc le vecteur par lequel l'adolescent pense accéder au “dérèglement de tous les sens” cher à Rimbaud, à cet état fantasmagorique qu'il se plaît à envisager comme celui de la lucidité et de la “vraie vie”. Un autre personnage romanesque vient influencer les représentations de Debord : celui du Consul tiré du roman de Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan* (traduit pour la première fois en 1949).

À l'automne 1951, c'est à Paris que le bachelier fête son vingtième anniversaire. Sous couvert d'études de droit financées par sa famille, il peut désormais s'adonner à la vie de bohème en toute liberté. Il rejoint au quartier Mabillon les lettristes, qu'il a rencontrés au printemps au festival de Cannes lors de la présentation scandaleuse du film d'Isidore Isou, *Traité de bave et d'éternité*. Rapidement, l'alcool et les bars régissent la vie quotidienne au “Quartier” comme Debord et ses amis le nomment. L'activité de boire détermine jusqu'à la géographie des lieux, structurée autour de pôles que sont les bars fréquentés de manière journalière par les jeunes gens de 1951 à 1953 :

“On allait au Danton le matin parce que c'était le premier café ouvert. Ensuite, on allait à l'Old Navy, au Mabillon et on

mangeait des pâtes chez Moineau [rue du Four], qui étaient infectes d'ailleurs, puis au Bar Bac la nuit. On n'allait jamais au Flore ou aux Deux Magots. C'était beaucoup trop cher pour nous. Le Mabillon était déjà cher comparé à chez Moineau. Chez Georges, rue des Canettes, il triait les gens à l'entrée et nous n'étions pas admis. On allait souvent dans ce café qui est en face de la galerie Lara Vincy, la Palette” (4).

À cette posture statique de l'attablement au café autour de verres de divers alcools bon marché, succèdent parfois, à la nuit tombée, des moments plus dynamiques de déambulations éthyliques dans l'espace urbain. Ainsi, certaines nuits, sur les traces des avant-gardes, ils quittent le quartier Mabillon et errent dans la ville de café en café où ils rechargent leur ivresse. Cette pratique est bientôt théorisée sous le nom de “dérive psychogéographique” : les états émotionnels que la consommation d'alcool vient influencer permettent d'appréhender de manière sensible ce qui se dégage de l'agencement des rues, des bâtiments, des odeurs et des rencontres. En 1957, Debord définit la dérive comme étant “un dépaysement passionnel par le changement hâtif d'ambiances, en même temps qu'un moyen d'étude de la psychogéographie et de la psychologie situationniste” (5).

Dans l'un comme dans l'autre cas, l'état d'ivresse est continu. Pour Jean-Michel Mension, compagnon de dérive, “Guy a toujours bu d'une façon incroyable, il buvait du matin au soir par petits coups [...] Il était imbibé” (6).

Mais de Cannes à Paris, la consommation d'alcool a pris un tour collectif, voire clanique. Dans les groupes fondés par Debord – l'Internationale Lettriste (1952-1957) puis l'Internationale Situationniste (1957-1972) –, boire est une activité à la fois quotidienne et festive. Dans un roman intitulé *Tous les chevaux du roi*, la première épouse de Debord, Michèle Bernstein, raconte leur manière de vivre, et notamment leur rapport à l'alcool. Elle l'explique lors de l'émission littéraire *Lectures pour tous* : “Oui [mes personnages] boivent tout le temps. Mais ils boivent bien [...] Ils boivent avec élégance ; après ils ne sont pas très ivres” (7). Les fêtes situationnistes quant à elles, notamment au moment des conférences internationales, sont naturellement largement arrosées : en témoignent des clichés pris chez le marchand d'art Van de Loo à Munich en 1959, les souvenirs d'Henri Lefebvre les recevant dans son repaire pyrénéen – “On buvait des alcools, avec quelquefois des excitants, et ces nuits étaient d'une ferveur, d'une amitié – plus qu'une communication, une communion – dont j'ai un souvenir extrêmement vif” (8) –, ou encore les récits de la conférence de Venise en 1969, où la grappa coula à flot. L'alcool entre même dans l'organisation de la révolution. En mai-juin 1968, sur les

trois commissions mises sur pied par le Comité pour le maintien des occupations (initié par les situationnistes à Paris), la “commission des fournitures” a pour mission de ravitailler les occupants de l'École des arts décoratifs en papier, en essence, en nourriture, en argent, mais aussi... en vin (9). Debord s'en amuse : *“Chacun buvait quotidiennement plus de verres qu'un syndicat ne dit de mensonges pendant toute la durée d'une grève sauvage”* (10, p. 1367).

Si la consommation d'alcool est tacite – devenue presque naturelle – chez les situationnistes, elle participe également à la théorisation du comportement d'un homme nouveau. Dans les années 1950, les lettristes puis les situationnistes tendent à définir les contours d'une société utopique qui serait le revers de la société de consommation alors en marche. L'état d'ébriété est érigé en norme pour qui veut accéder au mode de vie situationniste réglé par le jeu et par les passions. Ainsi, dans son film de 1959, Debord explicite des photogrammes représentant ces années d'amitié passées à boire des verres :

“Ils disaient que l'oubli était leur passion dominante. Ils voulaient tout réinventer chaque jour ; se rendre maîtres et possesseurs de leur propre vie [...] Ce groupe était en marge de l'économie. Il tendait à un rôle de pure consommation, et d'abord de consommation libre de son temps. Il se trouvait ainsi directement occupé des variations qualitatives du quotidien, mais dépourvu de tout moyen d'intervention sur elles. L'aire de déplacement de ce groupe était très réduite. Les mêmes heures aux mêmes endroits. Personne ne voulait dormir tôt. La discussion sur le sens de tout cela continuait... “Notre vie est un voyage – Dans l'hiver et dans la nuit – Nous cherchons notre passage”...” (11)

Dans les années 1960, cette quête du passage, qui était encore très influencée par les avant-gardes poétiques, prend les traits d'une critique intellectuelle et politique ayant pour horizon la révolution des conseils ouvriers. Debord entraîne ses camarades dans une vaste entreprise de négation : *“Ainsi fut tracé le programme le mieux fait pour frapper d'une suspicion complète l'ensemble de la vie sociale : classes et spécialisations, travail et divertissement, marchandise et urbanisme, idéologie et État, nous avons démontré que tout était à jeter”* (10, p. 1382). Dès lors, boire n'a plus le même sens. L'alcool participe à l'action de rejet et de destruction que Debord assume :

“Et moi, que suis-je devenu au milieu de ce désastreux naufrage que je trouve nécessaire ; auquel on peut même dire que j'ai travaillé, puisqu'il est assurément vrai que je me suis abstenu de travailler à quoi que ce soit d'autre ? [...] je vois très distinctement qu'il n'y a pas pour moi de repos [...] L'appareillage d'une époque pour la froide histoire n'a rien apaisé, je dois le

dire, de ces passions dont j'ai donné de si beaux et si tristes exemples [...] il n'y aura pour moi ni retour ni réconciliation. La sagesse ne viendra jamais” (10, p. 1401).

La consommation d'alcool est donc constitutive de la démarche révolutionnaire qui n'a jamais quitté Debord. Mais il a payé le prix de cette détermination à rejeter le monde et ses normes. Ce mode de vie a tué bien des camarades :

“Le temps brûlait plus fort qu'ailleurs et manquerait. On sentait trembler la terre. Le suicide en emportait beaucoup. “La boisson et le diable ont expédié les autres”, comme le dit aussi une chanson. À la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue” (10, p. 1369-70).

Son corps et son psychisme ont également été lourdement affectés. La première alerte date de 1953. Il a alors 22 ans et subit le contrecoup de la vie qu'il mène à Paris depuis un an et demi :

“Je suis proche d'un écroulement total, nerveux principalement, les cuites ininterrompues et divers autres divertissements compliquent les difficultés métaphysiques de toujours singulièrement aggravées. [sic]

Mais il me semble – pas à toutes les heures – que nous ne sommes pas mûrs pour le suicide, et qu'il y a des multitudes de choses à faire, si on dépasse certaines barrières et SANS RENONCER À RIEN du mépris ou du refus que nous avons sincèrement affirmé à propos de presque tout.

Nous avons été des enfants terribles. Si nous parvenons à “l'âge d'homme”, nous serons des hommes dangereux” (12)

De retour à Cannes dans sa famille, le jeune homme n'en reprend pas moins ses excès qu'il narre dans sa correspondance :

“Admirable soirée d'hier. Je dînais, parfaitement ivre, avec un ami [...] Une heure après, nous avons saoulé deux marins français du destroyer Le Malgache et nous entrons en nous tenant par le bras, et en beuglant une chanson obscène dans un des meilleurs bars de Cannes [...] Après deux cognacs de plus dans ce bar, les marins dépassent nos espérances, l'un d'eux s'écroulant au comptoir dans une sorte de coma, et vomissant – aux hurlements d'effroi des dames bien habillées. Nous les laissons là. Puis nous trouvant complètement fauchés dans un autre bar, mon copain appelle la patronne et la somme de nous avancer 1 000 francs pour aller boire ailleurs [...] nous nous fâchons atrocement – nous injurions la pauvre femme, et sortons en jurant de ne plus y mettre les pieds [...]. Nous n'avons pas fait dix pas dans la rue qu'une traction avant s'arrête au bord du trottoir : une vague connaissance de mon

ami – qui nous amène à Nice où le type nous offre une masse de double whisky VAT 69 – 500 francs le verre. Nous roulons à tombeau ouvert dans une foire. Le gars s'arrête à un stand de tir, tire dix coups et de ce fait gagne dix bouteilles. Ensuite nous passons dix minutes dans un cinéma [...]. Tandis qu'à mesure qu'on débouche les bouteilles, je les offre aimablement aux spectateurs des alentours, ce qui nous évite le lynchage et nous vaut même une jolie popularité. Après nous roulons sur les trottoirs à la recherche du bar de Nicole. Sans succès [...] Nous échouons à boire du champagne, des flots de champagne, dans une cave [...] J'ai retrouvé ce matin deux bouteilles de mousseux dans les poches de ma veste comme au bon vieux temps du Quartier" (13).

Une dizaine d'années plus tard, en 1964, il se soumet à une cure de désintoxication qu'il prend en dérision aussitôt après : "Je bois de nouveau, et plutôt d'une façon extravagante, mais il faut dire que les trois semaines de cure m'avaient très bien remis en état de recommencer" (14). Son corps s'empâte ; les crises de goutte le font souffrir. En mai 1968, à 37 ans, il a du mal à se déplacer et est bien en mal de participer à la construction des barricades. De son propre aveu :

"J'aurais eu bien peu de maladies, si l'alcool ne m'en avait à la longue amené quelques-unes : de l'insomnie aux vertiges, en passant par la goutte. "Beau comme le tremblement des mains dans l'alcoolisme", disait Lautréamont. Il y a des matins émouvants mais difficiles" (15, p. 1670).

Pourtant, c'est ainsi diminué et souffrant qu'il écrit une ode à l'alcool en 1989 :

"J'ai d'abord aimé, comme tout le monde, l'effet de la légère ivresse, puis très bientôt j'ai aimé ce qui est au-delà de la violente ivresse, quand on a franchi ce stade : une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps. Quoique n'en laissant paraître peut-être, durant les premières décennies, que des signes légers une ou deux fois par semaine, c'est un fait que j'ai été continuellement ivre tout au long de périodes de plusieurs mois ; et encore, le reste du temps, avais-je beaucoup bu" (15, p. 1669).

Il raconte son quotidien, rythmé pendant plus de 40 ans par le goût pour différents breuvages :

"Les heures et leurs conditions changeantes tiennent presque toujours un rôle déterminant dans le renouvellement nécessaire des moments d'une beuverie [...] Il y a ce qu'on boit le matin, et assez longuement ce fut l'instant des bières [...] Mais très souvent il m'a fallu, dès le réveil, de la vodka de Russie. Il y a ce que l'on boit aux repas, et durant les après-midis qui s'étendent entre eux. Il y a le vin des nuits, avec leurs alcools, et après eux les bières sont encore plaisantes ; car alors la bière

donne soif. Il y a ce que l'on boit à la fin des nuits, au moment où le jour recommence" (15, p. 1669-70)

Il le concède, cette addiction lui a "laissé bien peu de temps pour écrire". Il s'étonne également que personne n'ait jamais pris prétexte de son "ivrognerie" pour conspuer ses "idées scandaleuses". Sa dépendance serait-elle son talon d'Achille ? Bien au contraire, il emploie l'alcool comme argument supplémentaire pour faire valoir sa critique du système spectaculaire-marchand. Selon lui, la fabrication industrielle n'a préservé aux vins, aux alcools forts et aux bières que l'étiquette sur leur bouteille ; en revanche, elle a littéralement tué le goût qu'ils avaient dans sa jeunesse.

"Je ne suis pas quelqu'un qui se corrige" (16), rappelle-t-il au soir de sa vie, à qui en aurait douté. ■

A. Trespeuch-Berthelot
Guy Debord et l'alcool. "La fidèle obstination de toute une vie"
Alcoologie et Addictologie 2012 ; 34 (4) : 299-302

Références bibliographiques

- 1 - Debord G, Cornand B. Guy Debord, son art et son temps. Canal Plus ; 9 janvier 1995 (archive INA).
- 2 - Debord G. Guy Debord à Hervé Falcou, 11 février 1951. In : Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts. Paris : Fayard ; 2004. p. 83.
- 3 - Debord G. Guy Debord à Hervé Falcou, 1950. In : Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts. Paris : Fayard ; 2004. p. 61.
- 4 - Rumney R. Le consul. Paris : Allia ; 1999. p. 71-2.
- 5 - Debord G. Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste. Reproduit in : Berréby G. Textes et documents situationnistes 1957-1960. Paris : Allia ; 2004. p. 18.
- 6 - Mension JM, Berréby G, Milo F. La tribu : entretiens avec Gérard Berréby et Francesco Milo. Paris : Allia ; 1998. p. 57.
- 7 - Collectif. Lecture pour tous. Première chaîne de la RTF ; 14 septembre 1960 (archive INA).
- 8 - Lefebvre H. Le temps des méprises. Paris : Stock ; 1975. p. 158.
- 9 - Collectif. Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations. Paris : Gallimard ; 1968. p. 168.
- 10 - Debord G. In girum imus nocte et consumimur igni. In : Œuvres. Paris : Gallimard ; 2006.
- 11 - Debord G. Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps, 1959. In : Œuvres. Paris : Gallimard ; 2006. p. 471-3.
- 12 - Debord G. Guy Debord à Hervé Falcou, 23 février 1953. In : Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts. Paris : Fayard ; 2004. p. 124-5.
- 13 - Debord G. Guy Debord à Ivan Chtcheglov, 1953 ou 1954. In : Le Marquis de Sade a des yeux de fille, de beaux yeux pour faire sauter les ponts. Paris : Fayard ; 2004. p. 177-9.
- 14 - Debord G. Guy Debord à Michèle Mochot-Bréhat, lundi 8 juin 1964. In : Correspondance, vol. 2. Paris : Fayard ; 2001. p. 292.
- 15 - Debord G. Panégyrique, tome premier, 1993. In : Œuvres. Paris : Gallimard ; 2006.
- 16 - Debord G. Avertissement pour la troisième édition française. In : La société du spectacle. Paris : Gallimard ; 1992. p. 7.